

# LE SYNDROME *de l'accent étranger*

M.S. FAREED



ROMAN

Publishroom  
*www.publishroom.com*

ISBN: 979-10-236-1011-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mariam Sheik Fareed

# Le syndrome de l'accent étranger

Roman





## AVANT-PROPOS

Tous ces personnages sont vrais. Cette histoire, et l'histoire dans l'histoire, sont réelles. Pièces dont j'ai simplement refait un puzzle.

Personnages et histoire en sont-ils vraiment, dès lors ? Le plagiat est revendiqué.

Quoi qu'il en soit, noms, prénoms et lieux ont été changés, bien sûr, afin de protéger l'anonymat de ces héros tirés de l'ordinaire. Merci à eux d'avoir prêté des morceaux de leurs existences, et accepté qu'on les raconte un peu.

La vie est mille et une fois plus inventive que la fiction. Le quotidien fourmille de destins incroyables. Juste là, à portée d'oreille. Il suffit d'écouter, pour peu qu'on nous en donne le droit.

Ces quelques récits cueillis se sont mêlés presque au hasard, retissés de quelques fils, à peine.



## CHAPITRE 1 : PLACE ASSISE

C'est simplement un homme, un homme parmi les  
hommes,  
un homme comme les autres hommes.  
*Passage du poète, Charles-Ferdinand Ramuz.*

Cachées sous le monde, les galeries bourdonnantes alternaient l'ombre et la lumière. C'est précisément dans le métro, aux heures de pointe, qu'Alex avait le plus conscience d'être un anonyme parmi les autres anonymes. Il n'était ni désabusé ni aigri à ce sujet. Il s'agissait d'un simple constat. Il savait parfaitement qu'il n'avait rien de spécial : jean et T-shirt uni, cheveux châtain moyens, yeux marron, plus vraiment jeune, mais pas encore vieux, seulement un peu plus grand et plus sec que la moyenne. S'il avait fallu relever quelque chose qui le distingue un tant soit peu, cela aurait été son cartable, dont le cuir et la facture témoignaient de la qualité.

Il avait eu la chance de trouver une place assise pour traverser Paris et malgré la promiscuité, Alex se sentait plutôt bien, à l'abri. Il aurait aimé raconter cela dans un texte : la manière dont les hommes côte à côte, sans même une interaction, peuvent exercer un effet apaisant, le temps d'un trajet comme une pause.

Il sentit le poids de sa sacoche, posée sous la banquette, sur l'arrière de son mollet. Il savait qu'il devrait faire une sauvegarde de son histoire. Il en avait conscience. Il fallait arrêter de la trimballer partout comme ça, comme un talisman, dans son ordinateur portable enfoui dans un vieux sac.

De toute manière, ça faisait longtemps qu'il n'avait plus rien écrit.

De toute façon, il était cuisinier, pas écrivain.

Arrivé à destination, Alex se fraya laborieusement un passage pour descendre sur le quai. Le moment était venu de retrouver l'extérieur, entraîné au pas de course par la foule impatiente. Derrière lui, la rame s'ébranla et le train souterrain repartit.

Sous un siège, une belle sacoche en cuir patinée reprit le voyage seule.



## CHAPITRE 2 : *RIDERS ON THE STORM*

Les épluchures  
Et les trognons  
Les longues pelures  
Des saucissons  
L' marc de café  
Les vieux journaux  
Tout c' qu' est usé  
Tout c' qu' on veut j' ter  
C' est not' boulot

*Tango des balayeurs*, Boris Vian.

Il est 6 h et quelques poussières de nuit traînent sous les paupières.

Il fera beau aujourd'hui encore. Beau pour ici.

Lorsqu'il est seul dans un lieu un peu exceptionnel comme à présent, ou même dans une rue toute simple, Désiré se sent indispensable. Faisant partie d'un ordre immuable.

Le jour se lève. Le soleil travaille son apparition avant d'entamer sa courbe journalière. Les oiseaux sont là, quelque part dans les frondaisons. Ils égayent ce silence de première ligne de leur vacarme. Plus doux et régulier, le son du balais fait rouler les petits cailloux sur le chemin pour les accompagner, comme

cet autre balayage velouté sur la caisse claire accompagne un morceau de jazz. Même sensation délicate.

*Mari zoli*<sup>1</sup>... Entre les érables et les frênes, les tilleuls et les hêtres, des tombes de toutes tailles sont parfois ornées de gracieux angelots de pierre. Une ambiance mystérieuse, mi romantique, mi *Da Vinci Code* ironise l'un des hommes. C'est incongru, mais lui se sent vraiment bien, juste là.

L'ombre des feuillages découpe sur le sol une dentelle sombre.

Les gars ont pris la grande allée. Ils ne discutent pas. Il est trop tôt. Chacun est concentré sur sa tâche. Le même jour, jour après jour, décliné en identités différentes selon les quartiers.

Combinaisons vertes et gilets jaune fluo avec la ligne grise, toujours les mêmes.

Désiré aime bien faire bande à part, de temps en temps, surtout le matin. À la croisée des sentiers, il a taillé sa route. Il a pris les chemins de traverse. Les plus petits. Il est fier de faire partie de cette équipe tournante : ceux qu'on appelle au secours, en renfort, partout dans la ville, des nettoyeurs polyvalents. L'unité spéciale ! Patrick a une tendance clairement *domineur*<sup>2</sup>, surtout dans ses mauvais jours. Ahmed est *drameur net*<sup>3</sup>, et un *peu faiseur*<sup>4</sup> avec ça. Mais tous sont présents chaque jour. Un boulot, c'est précieux, ça ne se traite pas par-dessus la jambe. Et cette place, dans la hiérarchie des petites gens, n'est pas si simple à décrocher.

Ils sont souvent sur les lieux avant tout le monde, pour balayer à la force du poignet la trace des autres. Refaire de la ville un Éden au premier jour, usurpant en cela le pouvoir divin, comme si la vie recommençait à neuf chaque matin, c'est leur job. Ils doivent faire une remise au propre avant que le

---

1 Très joli (mauricien).

2 Tyrannique, dictatorial (mauricien).

3 Un tire-au-flanc, vraiment un flemmard (mauricien)

4 Vantard, prétentieux (mauricien)

flot des pressés ne reprenne, établir le calme et l'ordre avant la tempête quotidienne. Dans ce moment précis, Désiré trouve son *shoot* de sérénité et de dignité. Cela fait passer le reste.

Là, tout de suite, ce sont les vestiges de modestes frasques de fans de Morrison dont il faut débarrasser le paysage.

Un incontournable label international a racheté les droits d'une bonne partie des titres des Doors. Il a édité un « Best of » avec le son original des premiers enregistrements. Suffisamment énorme pour que la sortie du disque attire hors de chez eux une cinquantaine de doux dingues, mélange de mystiques seventies, d'érudits de rock'n'roll et d'allumés défoncés, et engendre de manière surprenante une organisation assez performante pour faire diversion auprès du gardien et pénétrer le cimetière afin de fêter l'évènement dignement. Deux heures volées à la nuit autour du mausolée de leur idole, avant d'être gentiment délogés par les forces de l'ordre.

Pas de victimes. Quelques bonnes gueules de bois et descentes désagréables probablement. Une ou deux vestes en daim un peu râpées sur les tombes peut-être.

Ah si, tout de même, un blessé léger au genou, hospitalisé à Saint-Antoine. Un étudiant en droit, admirateur extatique du chanteur de *Riders on the storm*<sup>5</sup>. Celui-là a voulu faire le malin, juché sur les épaules d'un sexagénaire en jean taille basse et patte d'éph'. Le jeune homme a tenté un genre de Fosbury pimenté de l'originalité d'un départ accroupi, afin de passer par-dessus le mur du Père Lachaise, à son point le plus bas, où il est commodément dénué de pics et de barbelés. Évidemment, le sportif occasionnel, échauffé par les libations passionnées de la soirée, n'a pas réalisé que si la protection à cet endroit précis était moins hérissée qu'ailleurs, c'était essentiellement que le muret donnait sur un à-pic d'au moins trois mètres cinquante sur le boulevard de Ménilmontant en contrebas. La grande évasion version Flower Power. Le tout en hurlant « *Fuck the*

---

5 Titre du groupe les Doors, *L.A Women*, 1971

*police !* », cela va de soi. Un peu décalé mais toujours de bon ton. Il n'est pas très bien retombé en fait. Et du même côté de la muraille que précédemment. Du coup, il a été beaucoup moins vindicatif avec les agents qui l'ont aidé à entrer dans l'ambulance, l'exploit sportif avorté l'ayant dégrisé d'un seul coup.

C'est le gardien qui leur a raconté tout cela, en rigolant comme une baleine, tenant à deux mains son ventre tendu façon ballon de football sous un irrésistible pull-over vert bouteille.

N'empêche que ce matin, c'est le bazar. Il y a des tracts un peu partout, prêchant l'anti-violence sur fond orange très agressif, des chopines<sup>6</sup> de bière et des restes de bougies utilisées en guise de cierges un peu partout sur les tombes alentour. Ça, il faudra gratter. Ça va prendre du temps.

Drôle de contraste entre sa sensation actuelle de communion avec cette enclave de nature et la scène burlesque qui a dû se dérouler pendant la nuit. Sans compter que cet espace de recueillement va inévitablement être envahi par les visiteurs d'ici quelques heures. Les lieux sont comme les chats, ils ont plusieurs vies.

Désiré savoure donc l'instant. Là-bas, un faucon crécerelle plonge. Ce n'est pas une hallucination. Il l'a reconnu, il y a les mêmes dans les hauts à Maurice. C'est peut-être pour une souris. S'il en reste malgré les chats qui traînent çà et là. Les écureuils roux seraient une proie trop importante sûrement pour ce petit rapace. Il lui a semblé apercevoir un de ces rongeurs agiles tout à l'heure entre les branches d'un immense maronnier d'Inde qui commence tout juste à changer de couleur. Il s'est arrêté un instant, estomaqué par la taille de cet arbre, au cœur de la ville. Ses bras n'ont pas pu faire le tour du tronc. Ses doigts se sont attardés un instant sur les reliefs de l'écorce. Et puis il est vite reparti avant que ses collègues ne le remarquent.

Il ne faut pas se faire remarquer. Se fondre dans le décor.

---

6 Bouteille de 33 centilitres (mauricianisme)

Désiré n'est sûrement pas le seul parmi les presque 8000 employés du service propreté de la région parisienne à avoir de faux papiers, mais il préfère ne pas tenter le diable. Les collègues ne sont pas de mauvais *bougs*<sup>7</sup> mais on ne badine<sup>8</sup> pas avec la loi, surtout en ce moment.

Tout à l'heure, Désiré, Patrick, Ahmed et les autres iront faire le ménage derrière le marché de Barbès, ce marché en ligne sous l'aqueduc en fer du métro aérien. Un sacré chantier là aussi. Ils interviendront en renfort des équipes dédiées au quartier.

Il y aura tous les cartons pêle-mêle à ramasser, les caissettes avec des étiquettes imprimées, les papiers de soie mauve ou vert sapin qu'on trouve autour de certains fruits, des palettes : le tout en vrac et en montagne, entre les colonnes. Des piliers comme chez les Grecs ou les Romains, il ne sait pas ça lui, et des monticules de détritrus. On sentira que ça grouillait de monde, un vrai souk. L'air vibrera encore de la présence de la foule, même si seuls les courants d'air froid et les voix des travailleurs qui résonnent occuperont l'espace. Maintenant, à eux de se démerder avec tout ça. Tout doit disparaître. Alors ils chargeront directement dans le camion benne qui les suivra au pas. Mais ça ne durera pas. La marée humaine remontera aussitôt.

Les biffins<sup>9</sup> auront déjà débarqué, dès la fermeture du marché officiel à 13h 30. Au fur et à mesure, ils s'installeront. Ceux des pays de l'Est sortiront leurs fripes et objets en tout genre. Ils seront là jusqu'au crépuscule. Le monde entier se croise sous le pont. Entre les colonnes de temple. Il faudra que l'équipe de nuit vienne nettoyer à nouveau. Mais il y aura moins de restes après ceux-là. Ils ne laisseront rien, ou presque. Marché de pauvres, pas de gaspillage. Les balayeurs

---

7 Bougres, types (mauricien)

8 Plaisante (mauricien)

9 Biffin : nom masc, un chiffonnier au XIX<sup>e</sup> siècle.

du soir récolteront quelques cartons encore, mais surtout des papiers gras.

Barbès, même rituel, deux fois par semaine.

Désiré s'est fait une copine malienne ici : Bineta. Son mari est auvergnat. Il était militaire, souvent en mission en Afrique. Elle est magnifique, Bineta. Non pas selon les critères des magazines de blancs bien sûr, mais parce qu'elle rit tout le temps. Son rire secoue tout son corps, qu'elle a généreux. C'est comme ça qu'ils se sont rencontrés tous les deux. Parce qu'elle lui a offert son premier grand sourire de France, énorme et franc, droit dans les yeux. Ce sourire lui avait réchauffé le cœur et le corps d'un seul coup. Le couple vend des fruits et légumes. Normalement, les Auvergnats tiennent des bistrots, lui a-t-elle dit. Mais elle préfère les ménagères aux piliers de bar. Ça fait sept ans qu'ils font ça tous les deux, les marchés. Les enfants sont grands et ils ont presque fini l'école. Bineta est fière parce qu'elle dit qu'ils font de bonnes études. En général, lorsque Désiré arrive, elle a fini de remballer, mais elle lui garde une ou deux mangues. En échange, il prend une minute pour les aider à charger la camionnette. Sur le temps de sa pause déjeuner.

Même rituel, deux fois par semaine.

\*\*\*

Fin de journée. Désiré salue les autres.

« Bye, à demain! »

Vague mouvement de tête, amical. Désiré sort du dépôt à Bagnolet, descend les marches, puis passe sa carte sur la borne, à travers la toile de sa poche de veste. Il attend sur le quai, le regard dans le vide, comme tout le monde.

Il voudrait bien s'asseoir. Au moins sur un strapontin. Sa carcasse est douloureuse.

Il n'est pas indifférent à Paris, mais y flotte comme un fantôme. Son corps musculeux et râblé de pêcheur de pirogue est inadapté à la cité, au climat, à l'ambiance. Heureusement, son métier demande de la force, de la résistance physique pour débarrasser la capitale des prospectus, de la crasse et du reste, qui collent aux trottoirs comme le chewing-gum sous les tables des écoliers. Cette fatigue-là est salvatrice.

Il a pu s'asseoir. Il repose son dos dans le fond du siège, étire ses jambes, cogne légèrement sa chaussure contre celle du monsieur en face. Celui-ci est noir aussi, alors il est moins mal à l'aise. C'est bête, il le sait, mais il ne peut s'empêcher d'être plus gêné quand c'est un blanc. Il s'excuse et rabat ses jambes sous le siège. Il se dit qu'à tous les coups les blancs ressentent la même chose.

En dessous, quelque chose bascule doucement lorsqu'il le touche avec son talon. Cela vient se poser contre sa jambe. Il étire discrètement le bras entre ses cuisses tout en se baissant légèrement. Ses doigts tâtent une matière souple, assez épaisse : il reconnaît le cuir. Ses yeux sondent les alentours. Mais personne ne le regarde. Le noir en face s'est endormi. Il hésite encore, puis finalement empoigne l'objet, et le pose sur ses genoux. Un balayeur avec une sacoche en cuir, c'est bizarre, il en a conscience. Il ne s'en inquiète pas trop car il sait aussi que ses habits de balayeur, sa combinaison verte, jouent le rôle d'une véritable cape d'invisibilité à la Harry Potter. Il semble que le seul moment où les gens les voient, lui et ses semblables, c'est lorsqu'ils font leur pause déjeuner, et avalent leurs sandwiches, les fesses posées sur un banc public. Certains leur sourient - une fois, une femme lui a même glissé un billet de 10 euros, après une manifestation dans un quartier assez huppé ; un sacré foutoir - , mais la plupart du temps, on sent surtout l'incompréhension, voire la réprobation dans le regard des passants. Les gens veulent les voir suer à grosses gouttes, pas s'asseoir et manger des sandwiches. Les gens veulent savoir

que s'ils payent des impôts, ce n'est pas pour rien. Ils veulent en avoir pour leur argent.

Désiré pose ses larges mains noires sur le devant du cartable et entreprend de deviner, sans trop bouger, ce qu'il y a à l'intérieur. Il sent la forme d'un ordinateur, d'un livre, d'un grand agenda peut-être.

Il est un peu comme un gosse qui découvre un coffre interdit, dans une vieille case abandonnée. Il est excité. Il ne se sent pas dans la peau d'un voleur, ne pense pas à la potentielle valeur marchande du contenu de ce sac, ou du sac lui-même, qui n'est pas de la première jeunesse. Il ne songe même pas qu'on pourrait le prendre pour un terroriste, avec les événements récents. Comme un môme, il imagine juste, glissée parmi les pages du livre, la carte : une carte au trésor. Il fantasme aussi sur des documents de services secrets, ou bien imagine la jolie fille qui lui payera un café lorsqu'il lui ramènera son bien. Cela pourrait être n'importe quoi, et qui sait ?



Un soir, par hasard, dans le métro, un homme trouve un ordinateur oublié. Lorsqu'il l'ouvre, afin de rechercher des informations sur son propriétaire, il découvre le début d'une histoire... Celle-ci va le happer, éveillant la curiosité de cet immigré illégal à la vie discrète et humble, ainsi qu'un enthousiasme qu'il croyait mort. Lui qui connaît les mots, mais ne sait pas bien les écrire, exigera une suite à l'auteur, en faisant la condition de la restitution de son bien.

C'est ainsi que débute la correspondance entre Désiré et Alexandre. Car le chantage s'équilibre, lorsqu'en retour, l'écrivain demande à son lecteur de l'aide pour inventer cette suite, ne sachant décidément que faire de Sophie, son personnage, victime d'un mal rare, mais réel : le FAS (Foreign Accent Syndrome, ou syndrome de l'accent étranger).

Le voyage commence, pour ces deux hommes que rien ne prédestinait à se rencontrer, entre Paris et océan indien, quotidien et imaginaire : un cheminement sensible, drôle parfois, douloureux aussi, humain toujours.



Mariam Sheik FAREED, née à Londres, de mère française et de père mauricien d'origine indienne, jouit d'une triple nationalité et demie. Ses origines ont placé le voyage au cœur de son parcours, et sensibilisé aux identités régionales et au métissage culturel.

Successivement journaliste à *l'Express*, testeuse de chewing-gum anti tabac, chargée de communication, enseignante, ou encore vendeuse de gaines, elle crée en 2006 un des premiers écolodge insolite de France.

Lauréate de nombreux concours de nouvelles, l'écriture de son premier roman, *Le syndrome de l'accent étranger*, la mènera à découvrir la situation des migrants dans Paris, et à s'investir sur le terrain.



979-10-236-1011-6

13.90€